2e Année. — N° 16. 25 Centimes le numéro à Paris. Dimanche 31 Janvier 1864.

BUREAUX A PARIS
27, Faubourg Poissonnière, 27.

FONDATEUR :
CASIMIR URBANOWSKI.

ADMINISTRATEUR :
Le Colonel André GAVRONSKI.

Les manuscrits communiqués et non publiés ne seront pas rendus.

La Pologne

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS
POUR LA FRANCE
Un an . . . . fr. 12
Six mois . . . . » 7
Trois mois . . . . » 4
POUR L'ÉTRANGER LE PORT EN SUS.
Annonces.
La ligne. 0 30
Réclames.
La ligne. 0 50

Toutes les demandes d'abonnement et d'annonces doivent être adressées à M. Lacour, Faubourg Poissonnière, 27, à Paris.

ON S'ABONNE : à **Bruxelles**, chez M. Gerstmann, libraire, 34, rue Neuve, et chez M. Nys, imp., 57, rue Potagère; à **Londres**, chez M. Thorzewski, libraire, 1, Macclesfield street, Soho; à **Paris**, chez M. Krolikowski, libraire, 20, rue de Seine, et aux Bureaux du Journal, 27, Faubourg Poissonnière.

La Pologne devant les Chambres.

Le Gouvernement national a adressé aux Chambres législatives un exposé qui se termine par ce résumé :

Les gouvernements de l'Europe ont été longtemps à regarder en silence les diverses phases que parcourt le mouvement polonais. Dès l'origine même de ce mouvement, et dans un pays qui, aux yeux de la Pologne, ne sera jamais un pays étranger, — puisqu'elle lui est attachée par le souvenir d'une alliance fidèle, de combats communs et d'un commun désastre, — le Gouvernement s'était empressé de décourager publiquement « des espérances qu'il ne pourrait satisfaire (avril 1861). »

Plus tard encore, et alors que les flots d'un sang innocent coulaient déjà sur les bords de la Vistule, le ministre orateur de ce même pays déclarait dans les Chambres (février 1863), que le Gouvernement était « trop sensé pour donner, par de vaines paroles, un aliment trompeur à des passions insurrectionnelles. » Mais la durée de la lutte, le caractère odieux de la mesure qui l'avait provoquée, les horreurs commises par les Russes et l'émotion croissante de l'Europe civilisée et chrétienne, finirent par décider les cabinets à une intervention diplomatique. Après de longs pourparlers, les trois grandes puissances convinrent de proposer à la Russie des conférences, et de lui demander en même temps la cessation des hostilités.

Les six articles, qui devaient servir de base aux négociations projetées, étaient évidemment insuffisants pour amener une *paix durable;* du reste, et dans la pensée de la principale cour intervenante, ils ne devaient servir que comme un point de départ à des délibérations plus développées; la Pologne n'avait donc pas à se prononcer sur ce sujet. Mais la proposition d'un armistice était d'une portée immédiate et sérieuse, une grande mesure d'humanité qui devait empêcher la déplorable effusion du sang, et le Gouvernement national s'empressa de l'accepter (juillet 1863). Ce fut la Russie qui repoussa ce projet d'armistice; elle rejeta aussi la proposition des conférences, et finit même par se refuser à toute discussion.

Chose bien pénible à dire : dans la modeste mesure qu'elle s'était d'avance tracée et empressée de proclamer, l'intervention de l'Occident n'a fait qu'aggraver les malheurs de la Pologne au lieu de les atténuer; elle irritait l'ennemi sans l'intimider et le rendait seulement d'autant plus farouche contre sa victime. « Aux notes des trois puissances demandant pour la Pologne une administration régulière, le cabinet de Saint-Pétersbourg répondit par la nomination de Mourawieff; à la proposition d'une amnistie générale, par des proscriptions et des confiscations en masse; auparavant il soumettait les insurgés à la loi martiale, il en vint à mettre hors la loi la nation tout entière. »

Bien plus, dans les commencements, la Pologne se trouvait seulement en face du Czar et de son armée : le peuple russe restait d'abord indifférent à la lutte; mais, à la suite d'une intervention de l'étranger qui n'a fait qu'éveiller ses susceptibilités nationales, tout en la rassurant sur les suites politiques, c'est la Moscovie tout entière qui finit par faire cause commune avec son gouvernement; elle applaudissait désormais à l'œuvre d'extermination, et s'enthousiasmait pour les bourreaux; à l'heure qu'il est, elle élève des églises orthodoxes grecques à Wilna, en l'honneur de Mourawieff.

Vers l'époque où les trois puissances proposaient la cessation des hostilités, le chef du cabinet de Sa Majesté Britannique disait en plein parlement « que la partie qui rejetterait l'armistice assumerait sur elle une grande responsabilité devant l'Europe; » mais la Pologne est encore à attendre les conséquences de cette responsabilité que la Russie a déclarée hardiment vouloir encourir. La Pologne n'a pu même obtenir sa reconnaissance comme partie belligérante : « acte d'équité que l'Europe a accompli à diverses reprises dans ce siècle, et dans des circonstances analogues, envers des peuples dont les souffrances étaient moins poignantes et dont les droits n'étaient pas reconnus et garantis par des traités solennels. »

La Pologne attend aussi, et jusqu'à présent en vain, de la part des puissances de l'Occident, un acte qui déclare la Russie déchue du droit de domination sur la Pologne que lui conféraient des traités impudemment foulés aux pieds par le Czar. Et cependant un tel acte est également commandé par la justice comme par la logique, « car, tant que les puissances n'auront pas fait une pareille déclaration, elles demeurent toujours responsables et solidaires non-seulement de la violation des droits de la Pologne par la Russie, mais encore de la manière cruelle et barbare dont ils sont violés. » C'est par cet hommage éclatant rendu au droit, que devrait en effet commencer toute démarche sincère de l'Europe chrétienne, dans les affaires de Pologne; ce ne serait, du reste, que se conformer au précepte enseigné sur la sainte montagne : « *Cherchez d'abord la justice, et le reste vous sera donné par surcroît.* »

Un moment, il parut que l'Occident allait enfin adopter une résolution pareille, alors qu'un ministre de l'Angleterre prononçait (septembre 1863) les paroles suivantes, dans un discours demeuré célèbre : « Le partage de la Pologne a été un événement qui fut le scandale de l'Europe pendant le dernier siècle et qui est la honte des trois puissances qui y ont pris part; mais au traité de Vienne, on a jugé bon d'admettre comme fait, dans la loi des nations, la situation de la Pologne, comme partagée entre les trois puissances et de donner une sorte de sanction rétrospective, comme fait, au partage de la Pologne. Les puissances de l'Europe sont devenues, pour se servir d'une expression légale, complices après le fait. Il me semble que c'est un acte de grande imprudence de la part de la Russie, quand elle avait obtenu ce grand avantage, — quand elle avait reçu de l'Europe la reconnaissance de fait, de l'acte de spoliation et de partage, — de rejeter les conditions en vertu desquelles, au traité de Vienne, ce titre avait été accepté par l'Europe. Quelles peuvent être les conséquences de cet acte? Quelle conduite pourront suivre différentes puissances de l'Europe? Ce n'est pas une question dans laquelle je puisse entrer avec convenance. Je désirais seulement vous faire remarquer que les conditions qui sont contenues dans le traité de Vienne, et en vertu desquelles la Russie a obtenu le royaume de Pologne, n'ont pas été remplies; et que sans les conditions de l'engagement, le titre lui-même peut difficilement être maintenu. » Après avoir entendu ces paroles graves et consolantes, la Pologne ne put lire qu'avec stupéfaction et douleur le dernier office du même ministre déclarant (octobre 1863) : « Que le Gouvernement de Sa Majesté Britannique recevait avec satisfaction l'assurance que l'empereur de Russie continuait à être animé d'intentions de bienveillance vis-à-vis de la Pologne. »

Ici s'arrête cet exposé d'une lutte qui se poursuit sous les yeux de l'Europe, et qui ne fait que grandir de jour en jour. Il y a trente-deux ans, la Pologne traversait des épreuves semblables, et le Gouvernement national de cette époque faisait dire par un de ses agents à l'étranger : « Quoi donc! les Polonais sont-ils les seuls à invoquer en vain tous les principes de justice, de morale et de politique? Est-ce la puissance plus grande de la Russie qui ferait changer des principes? Mais alors il faudrait convenir qu'il n'y a pas du tout de

---

CASIMIR LE GRAND

ROI DE POLOGNE

CHAPITRE XIII.

LE CHATEAU DE WOLA.

— Qu'il vive! qu'il vive!... répétèrent tous les convives, en vidant les coupes jusqu'aux bords.

— A la santé du grand-veneur de la couronne, illustre successeur de nos plus grandes familles, castellan et palatin du royaume, digne soutien de nos priviléges et de nos prérogatives. A la santé du seigneur de Wola!

A ce toast, accueilli d'un hourra général, ce fut à qui se lèverait et viendrait embrasser, ou tout au moins serrer la main au digne pan qui savait si bien réunir l'agréable et l'utile, honorer ses hôtes, et en même temps travailler pour la religion et la patrie.

Ben-Joseph avait appris ce qu'il lui importait le plus de savoir : le jour où la conspiration devait éclater. Il pouvait donc se retirer sans regret; mais il lui restait un autre soin à remplir. Il n'avait pas oublié qu'au milieu des ennemis jurés des Juifs se trouvait l'amante de celui qui l'aidait à les sauver. Il aperçut au milieu des domestiques une jeune femme qui leur commandait avec bonté; elle était belle, quoique pâle et languissante; sa mise n'était pas assez riche pour une demoiselle noble, mais trop recherchée pour une servante. C'est Maria, se dit-il, et il lui fit signe qu'il avait à lui parler secrètement.

— Que me voulez-vous?

— Je viens de la part de Grégoire le chasseur.

— Où est-il dans ce moment?

— Il vous attend à Cracovie.

— Comment cela? je ne vous comprends pas.

— Il faut quitter le château.

— Quitter le château, moi?

— Oui, il le faut pour aller rejoindre Grégoire.

— C'est impossible; mon maître me tuerait.

— Vous ne le verrez plus.

— Il se vengera sur mon père.

— Votre père n'est plus en son pouvoir.

— Que dites-vous?

— Il a quitté le seigneur cruel qui assassine sa fille; il a quitté le village où, après cinquante années de corvée, il n'a pu vivre tranquille.

— Mon père! où est-il?

— Vous le verrez, mais il faut fuir de suite.., dans une heure il sera trop tard.

— Je n'oserai jamais.

— Aimez-vous Grégoire, avez-vous quelque attachement pour votre pauvre père?

— J'irai..., j'irai où vous voudrez; mais seule...

— Apprêtez-vous vite..., entrez au jardin..., attendez-moi auprès de la grande porte. ., je vous rejoindrai bientôt. Une voiture vous attend au cabaret du *Cheval-Blanc*...; dépêchez-vous.

Maria leva les yeux au ciel et se décida à suivre les conseils de Ben-Joseph.

Au même moment, le pan de Wola et le prêtre Martin venaient de quitter la table pour prendre l'air; tous deux marchaient gravement, la tête baissée, le pas mesuré; on eût vraiment dit, à voir leur mine sérieuse, que le sort de l'univers était dans leurs mains. Ben-Joseph, s'approchant doucement, les suivit de près et ne perdit pas une de leurs paroles.

C'était le prêtre qui parlait; le noble ne faisait que l'approuver d'un mouvement de tête, et par quelques mots tels que *juste, bon, c'est cela*.

Qu'on imagine l'effroi de Ben-Joseph en découvrant par leur conversation tous les détails de la conspiration qui devait éclater le dimanche suivant; quand il apprit comment les prêtres devaient exciter le peuple par des sermons incendiaires, comment les armes et les couteaux meurtriers avaient été bénis et distribués, enfin comment toutes choses avaient été prévues, concertées, arrêtées : toutefois, le sentiment d'horreur qu'il éprouvait fut mélangé d'un certain contentement, en entendant que ce complot infernal ne se bornait pas au massacre des Juifs, mais en même temps menaçait le trône de Casimir.

N'est-ce pas, seigneur de Wola, disait le prêtre, qu'il nous faut songer à ce que nous ferons pour l'avenir? Il ne suffit pas que nous purgions notre sainte patrie de cette race maudite, il nous faut encore prendre des mesures pour qu'elle n'y retourne jamais, que jamais aucun hérétique, aucun infidèle ne puisse souiller de sa présence notre terre sacrée.

— Juste.

— Nous avons résolu de détrôner Casimir, ce roi perfide.

— Bon.

— Nous voulons confier la couronne à celui qui en sera digne, qui honorera la vraie religion, qui respectera l'ordre équestre.

— C'est ça.

— Louis, prince de Hongrie, attaché à la religion orthodoxe, promet de chasser tous les dissidents, de ne jamais lever d'impôts sur la noblesse, et de nous laisser maîtres absolus de nos colons. C'est un semblable roi qu'il nous faut.

— Juste.

— Le pape l'appuie.

— Bon.

— Il prêtera serment d'observer les engagements que nous lui imposerons.

— C'est ça.

(*Pour être continué.*)

" principes, qu'ils sont tous dans les circonstances, et cet aveu serait-il conciliable avec la dignité des cabinets? Ne serait-ce pas avouer implicitement que la Russie est une puissance vis-à-vis de laquelle on n'ose pas avoir de principes?... "

Après trente-deux ans, la question se pose dans les mêmes termes : il est impossible qu'elle ne reçoive pas une réponse plus conforme au droit, à la justice, à l'honneur et à l'intérêt de l'Europe.

La Pologne et la Turquie.

Un journal qui défend les intérêts de la Turquie avec zèle et talent, *le Levant*, a reproduit notre article sur la question d'Orient, en le précédant de judicieuses observations, qui devraient attirer l'attention sérieuse des hommes d'État de Constantinople.

Aujourd'hui la lutte qui continue au pied du Caucase et sur les bords de la Vistule, absorbe une partie des forces de la Russie. C'est peut-être l'unique occasion de déjouer les projets des ambitieux boyards, qui dressent déjà la liste des fonctionnaires chargés d'introduire à Constantinople *la civilisation et l'ordre* :

Voici dans quels termes, *le Levant*, commence un article intitulé : *la Pologne et la Turquie :*

« Il y a neuf mois environ, au moment où la lutte engagée par la Pologne commençait à prendre des proportions inquiétantes pour l'autorité du Czar, nous engagions le gouvernement de la Porte à examiner sérieusement la situation et à voir s'il n'y aurait pas à tirer parti des circonstances. Il nous semblait que jamais plus belle occasion ne pourrait s'offrir à la Turquie de réduire à l'impuissance un ennemi dont les menaces pèsent continuellement sur elle, et de dissiper les dernières préventions qui l'empêchent de tenir honorablement dans la famille européenne le rang que le traité de Paris lui a assigné. Quand les puissances civilisées se bornaient à exprimer des vœux stériles en faveur d'une cause qui passionnait jusqu'à l'indignation les hommes les plus indifférents d'ordinaire aux questions d'indépendance et d'humanité, les conseillers du Sultan devraient, selon nous, être frappés des avantages qu'une généreuse initiative procurerait infailliblement à l'Empire ottoman. Quelle explosion de sympathies et de reconnaissance eût salué en effet les soldats musulmans courant les premiers au secours de la grande martyre catholique, et quelle popularité eût entouré dans l'avenir le nom d'Abdul-Azis si, pour rendre une patrie libre aux Polonais, il eût tiré du fourreau ce « sabre d'Othman » que la faible main d'Abdul-Medjid avait déjà saisi, afin de leur assurer dans ses États une hospitalité inviolable! Par cette épreuve glorieuse, la Turquie se réhabilitait enfin aux yeux de l'Europe libérale, dont l'opinion l'eût désormais protégée contre d'injustes tentatives. »

Le Levant répond victorieusement à toutes les objections que les esprits timorés auraient pu opposer. Il regrette que les ministres de Constantinople n'aient pas encore donné le signal de la lutte, et termine son article en s'associant à nos vues sur la mission des populations chrétiennes en Orient.

« Il n'est peut-être pas trop tard, dit *le Levant*, pour déjouer les projets de l'Autocrate, mais il faudrait agir avec résolution et reconnaître enfin que la sécurité et l'avenir de l'empire ottoman seraient mieux garantis contre l'envahissement de la Russie, par des alliés libres, que par des vassaux indociles et mécontents. Ces réflexions nous sont inspirées par l'article qu'on va lire et que le journal *la Pologne* vient de publier sous ce titre : *La question d'Orient*. »

Une pareille adhésion ne doit pas se borner à l'échange de quelques articles plus ou moins sympathiques. Nous engageons la direction du journal *le Levant* à faire plus : Dévoué au salut de l'Empire ottoman, il faut que ce journal se serve de toute son influence, de toutes ses relations, pour obtenir du Sultan de larges concessions pour les populations chrétiennes.

De notre côté, nous demanderons à nos compatriotes de cœur et de talent, de former un comité destiné à seconder les généreuses intentions du sultan Abdul-Azis. Ce comité aura pour mission d'éclairer nos frères en religion sur l'avenir qui les attend, s'ils avaient le malheur de se laisser séduire par les promesses perfides d'une puissance qui livre les Polonais à la merci des Berg et des Mourawieff. Ce sera sa première tâche. Les événements lui dicteront ce qu'il aura à faire.

Anniversaire de l'insurrection polonaise du 22 janvier 1863.

Nous sommes encore sous l'impression que nous a fait éprouver la solennité qui vient d'avoir lieu en l'église de l'Assomption, et à laquelle assistaient tous les Polonais libres de leur temps et aussi quelques étrangers.

Cette componction dans la prière, cette pureté dans le chant des hymnes, cette conscience de leur mission chez les prêtres officiant, tout cela comportait un parfum de foi, d'amour, d'espérance et d'inébranlable courage dont nous ressentons encore tout le charme.

Nous nous trouvions assis à côté de deux Israélites qui témoignaient ainsi et de leur profond amour de la patrie et de leur foi dans les promesses faites à Abraham.

Après l'office, M. Jelowicki, ancien nonce à la diète de Pologne et aujourd'hui supérieur de la mission polonaise apostolique en France, a prononcé plutôt un discours qu'il n'a débité un sermon, sous l'heureuse invocation de l'apôtre St-Pierre : « Au nom de Jésus-Christ, notre Seigneur, lève-toi et marche. »

On comprend, du reste, ce que ce texte prêtait de précieux concours pour la glorification de l'insurrection actuelle, en cela surtout supérieure à celle de 1831, a dit le pieux orateur, « que malgré l'existence régulière d'une armée nombreuse, malgré la validité d'un État constitué, » la révolution de 1831 n'a pu célébrer son premier anniversaire que déjà désarmée, sinon » vaincue, et sur la terre étrangère, tandis que » l'insurrection de 1863 se glorifie, encore debout, le glaive en main, et qui sait? en portant » peut-être, pour célébrer son anniversaire, une » éclatante victoire sur les Moscovites! Espoir » donc, levons tous nos cœurs, et marchons au » nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

D'autres ont déjà rendu compte de cette solennité, et nous n'en eussions rien dit nous-même si nous n'aimions aussi profondément la cause polonaise. Nous vouons à cette sainte cause, qui est en même temps celle de la justice dans l'humanité, tout ce que nous avons de force au cœur, tout ce que notre âme comporte d'aspirations. Nous approuvons M. l'abbé Jelowicki lorsqu'il rappelle aux Polonais leurs pieux devoirs, lorsqu'il applaudit aux déclarations du Gouvernement national, lorsqu'il repousse aussi tout esprit de persécution et recommande, au contraire, pour tous la plus large liberté de conscience; mais nous nous sentons en même temps troublé de ce que, sur des faits dont Dieu seul est juge, il voue à l'exécration un livre témérairement jugé par quelques-uns, et qu'il lance l'anathème sur le traducteur de ce livre. Mais ne nous rappelons que la charité de l'esprit général de ce discours et qu'à cela soient données nos louanges les plus cordiales.

V. H. DE ROCHETIN.

Le Times a publié, il y a quelques jours, une lettre de M. Grant Duff, membre du Parlement, relative aux traitements des prisonniers polonais en Russie. Le noble gentleman s'est laissé séduire et a vu tout en beau. La vérité a trouvé un défenseur dans M. Waligorski, patriote polonais. Voici l'extrait de la lettre qu'il a adressée au *Times*.

« Je crois que M. Duff n'aurait pas fait toutes les remarques qu'il a faites sur le traitement des prisonniers politiques, s'il avait visité les prisons. Il en a vu deux ou trois à Wilna; il a parcouru une partie de la citadelle et de la prison de la ville de Varsovie, toujours en la compagnie du gouverneur de chaque prison. Je ne crois pas que ce soit là le moyen le plus sûr d'arriver à connaître la vérité. Je ne crois pas qu'on lui ait parlé de certain donjon connu à Wilna sous le nom de n° 14 et de quelques autres tours dans le même genre où les Polonais sont enfermés, quoi qu'en dise le colonel Lebedrieff. Je ne crois pas qu'il ait visité les casemates de Dunaburg, de Brzesc-Litewski et de Bobruisk, les prisons de Grodno, de Minsk, de Wilkomir, de Slonim, de Kowno; dans la dernière seule, suivant une lettre écrite par un Russe, M. Martin, au *Times*, il y a plus de 900 prisonniers politiques. D'ailleurs, là n'est pas la question véritable; ce qui a excité l'indignation contre les Russes, ce qui nous a valu la sympathie de tous les esprits généreux, c'est non-seulement le traitement plus ou moins cruel infligé aux prisonniers, mais le fait même d'avoir emprisonné, d'avoir déporté, d'avoir exécuté des hommes dont l'amour de la patrie et de la liberté était la seule offense.

Quant au portrait que M. Duff a tracé du général Berg, nous croyons qu'il renferme plusieurs erreurs capitales; on ne peut pas dire que le représentant actuel du Czar à Varsovie soit un « soldat de l'école d'Alexandre Ier », par la raison qu'à l'époque des guerres de Napoléon, il était trop jeune pour se distinguer dans les rangs élevés de l'armée, et qu'il a plutôt servi comme diplomate que comme militaire; sa carrière politique date même des négociations pour la capitulation de Varsovie, en 1831. Loin de partager les idées d'Alexandre Ier sur la Pologne, il veut la mort de la nationalité polonaise. Mais dire « qu'il fait tous ses efforts pour établir la prospérité dans le pays qu'il gouverne, » en parlant de l'homme qui a décrété la séquestration de toutes les propriétés mobilières et immobilières des personnes qui ont pris part à l'insurrection, de l'auteur des décrets sur les contributions, de celui qui a commandé 204 exécutions (tel est le nombre officiel pour l'année dernière), et qui a ordonné le pillage du palais Zamoyski, c'est plus qu'une ironie, c'est une erreur qui, si elle était propagée, aurait pour résultat de fausser toutes les notions du droit et de l'humanité.

M. Duff conclut en disant que la cause des Polonais est complétement sans espoir, et il prêche aux Anglais favorables à cette cause, la soumission à « une nécessité inexorable; » je regrette que l'honorable membre du Parlement ait été conduit à une conclusion qui peut nous être si fatale. Pendant son voyage, il n'a vu le pays que par la portière du waggon, et il a trouvé que tout était tranquille; il ne savait peut-être pas que toutes les stations étaient occupées par les Russes, et que dans le train même où il était, se trouvaient des soldats chargés de repousser toute attaque. A Wilna, à Varsovie, il n'a conversé qu'avec les généraux Berg, Mourawieff et leurs officiers, peut-être avec quelques Polonais qui n'ont jamais su au juste quelles étaient les forces et les ressources de l'insurrection; il n'a pas pu se frayer un passage jusqu'aux membres des comités secrets, et, se fiant à l'apparence, au déploiement des forces russes et de la police qui l'entouraient, il a cru pouvoir dire que l'insurrection s'affaiblissait, languissait et qu'elle allait mourir. Il ne sait pas l'immense pouvoir, la volonté persévérante que la Providence a mis au cœur de ceux qui luttent pour leur patrie et pour la liberté. »

L'article hors ligne de M. Delamarre, dont nous avons donné des extraits dans notre précédent numéro, a été accueilli avec sympathie et intérêt par nos lecteurs. Plusieurs de nos compatriotes nous ont prié de leur désigner le jour où il a paru. Cette œuvre, fruit d'un travail consciencieux et de méditations profondes, a paru dans *la Patrie* du 11 janvier.

Par exception, nous avons reçu une lettre d'un de nos collègues, d'une nature bien différente. Ce publiciste distingué, dans une autre série de travaux, nous a offert un concours des plus affectueux et dont nous lui sommes reconnaissant.

« Vous avez donné hautement, nous écrit-il, votre adhésion à la politique de M. Delamarre, veuillez informer vos lecteurs que, désormais, je ne prends plus part à la rédaction du journal *la Pologne*. »

Ceci nous donne l'occasion de bien déterminer notre situation à l'égard de nos correspondants.

Notre journal a pour mission de servir nos frères qui versent leur sang pour l'indépendance de la patrie.

C'est sa tâche, sa mission exclusive; aussi nous ne prenons aucune part à la lutte des opinions en France; cela n'est pas de notre ressort. Si nous rencontrons dans la presse française un article favorable à la cause que nous défendons, nous nous en emparons, nous le signalons à l'attention de nos lecteurs et nous en témoignons hautement notre reconnaissance à son auteur.

La *Patrie* a publié un article qui s'élève au-dessus des considérations du moment, un article qui signale le danger dont l'Europe et la civilisation seraient menacées, si la Russie venait à triompher; et il ne nous serait pas permis d'attirer l'attention sur un tel avertissement, parce qu'un de nos correspondants n'approuve pas la ligne politique de M. Delamarre? Cela n'est pas admissible.

Nous n'avons jamais demandé à notre correspondant quelles sont ses opinions politiques? Sa lettre nous ferait supposer que ses sympathies doivent le porter vers les tendances démocratiques. S'il en est ainsi, qu'il nous soit permis de lui demander quelle est la conduite de quelques-uns de ses amis politiques? Pendant tout le règne de Louis-Philippe, ils accusaient le gouvernement de juillet de s'être déshonoré par l'abandon de la Pologne.

Celui qui écrit ces lignes a vu des larmes dans les yeux d'un des membres les plus influents de l'opposition, tellement il était touché de nos malheurs. Aujourd'hui son nom figure sur les amendements pacifiques.

D'où peut venir ce revirement?

D'autres pourraient l'attribuer à un esprit systématique d'opposition. Lorsque le pouvoir était timide, l'opposition se faisait brave. Aujourd'hui une main ferme tient les rênes de l'État; il faut que l'opposition soit.... *raisonnable*.

D'autres pourraient le dire. Nous n'avons pas voulu juger les anciens amis de la Pologne, nous n'avons pas même prononcé leurs noms!

Qu'il soit donc dit une fois pour toujours, que nous accueillons les lettres de nos correspondants, sans nous inquiéter de leurs opinions politiques, sans les rendre solidaires des nôtres.

Deux poids et deux mesures.

« *Acquérir* et *conquérir* sont deux mots qu'il ne faut pas confondre.

» Ce que coûte ce que l'on acquiert, on le sait toujours.

» Ce que coûtera ce que l'on conquiert, on ne le sait jamais.

» Si, en 1830, la France eût su qu'en 1864 l'Algérie lui coûterait déjà, capital et intérêts, plus de quatre milliards, sans compter ce qu'elle lui coûtera encore, oh! assurément la France, après avoir puni le dey d'Alger d'un premier mouvement trop brusque, n'eût pas gardé l'Algérie!

» Toute conquête s'expie. Voilà ce que les conquérants ne permettent pas qu'on leur dise! Voilà ce qu'on ne crie jamais assez haut et ce qu'on ne répète jamais assez souvent aux peuples encore assez arriérés pour être ambitieux et pour s'imaginer que la grandeur d'une nation est en raison de l'étendue de son territoire, au lieu d'être en raison de la liberté et de la prospérité dont elle jouit. »

Quel est le journal qui écrit ces quelques lignes? *La Presse*. Quel en est l'auteur? M. Émile de Girardin.

Mais, si à la France vous substituez la Russie, ce sera toute autre chose, il faut que la Pologne se résigne et accepte le gouvernement des Berg et des Mourawieff.

Et cependant il y a une différence; la France apporte en Afrique la civilisation, l'industrie, les arts et les sciences. Qu'apporte la Russie en Pologne? La barbarie, le vol, le pillage et le choléra.

Le Morning-Post, journal de lord Palmerston, parle d'une alliance franco-russe pour s'opposer aux vues ambitieuses des puissances allemandes.

Voici comment *l'Opinion nationale* y répond :

« Que la France combatte pour l'intégrité du Danemark, nous le comprenons et nous le demandons. Si la guerre s'engage, nous aurons à sauvegarder sur l'Eider l'équilibre européen menacé par les ambitions germaniques; mais que nous consentions à marcher côte à côte avec les Russes, que nos couleurs nationales se confondent sur les champs de bataille avec celles des Moscovites, que nos généraux siégent dans les conseils de guerre à côté des Berg, des Mourawieff et des Annenkoff..., le sentiment public, le sentiment de notre honneur et de notre dignité se révoltent à cette seule idée.

» Nos voisins les Anglais se trompent, ils nous méconnaissent! Entre la France et la Russie, il n'y aura pas d'alliance possible tant que justice n'aura pas été faite, tant que l'humanité sera outragée sur les bords de la Vistule, tant que la Pologne gémira sous le joug! C'est une main rouge du sang des victimes que nous tend la Russie, et la France la repousse, d'abord par répugnance et ensuite parce qu'en la servant, elle deviendrait complice. »

L'armée de la Russie et ses finances.

Au moment où la Russie cherche à contracter un emprunt, c'est faire acte d'une haute utilité, que d'éclairer l'opinion publique sur sa situation financière. Cette tâche vient d'être remplie avec bonheur par M. Wolowski, dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Nous sommes heureux de donner ici quelques extraits de cet important travail.

« L'auteur d'un excellent ouvrage de statistique comparée, M. Kolb, n'estimait récemment l'armée entière de la Russie qu'à 385,000 hommes, à savoir : infanterie, garde et grenadiers, 40,000 hommes; ligne, 130,000; cavalerie régulière, 55,000 hommes; artillerie et génie, 30,000 hommes; armée du Caucase, 130,000 hommes; total : 385,000 hommes, auxquels on peut ajouter environ 150,000 hommes de corps de cosaques et de cavalerie colonisée. Au moment de la guerre de Crimée, la grande armée d'opération devait compter 418,166 hommes d'infanterie; 99,200 hommes de cavalerie et 31,518 hommes d'artillerie et de génie; c'est-à-dire, en somme, environ 550,000 hommes, en dehors de l'armée du Caucase (dont l'évaluation variait de 116,000 à 165,000 hommes), et sans compter 126,000 hommes de troupes irrégulières et des colonies militaires. Avec cet effectif annoncé, la Russie n'a jamais pu réunir 200,000 hommes sur le principal champ de bataille.

» Les états, fictifs en partie, portaient l'armée du Caucase à 250,000 hommes. L'ensemble des troupes aux besoins desquelles l'intendance militaire devait pourvoir, était évalué, en 1855, à 845,900 hommes, et en 1856, à 796,800 hommes. L'absence du recrutement et de nombreux congés ont singulièrement diminué depuis sept ans ce chiffre purement nominal. »

Voilà la véritable statistique de l'armée actuelle de Russie. Elle peut augmenter par le recrutement; mais si les hommes ne coûtent rien, il n'en

est pas de même pour l'habillement, l'équipement et le matériel de l'armée; il faut de l'argent pour tout cela. Voyons donc quelles sont les ressources de la Russie.

Le bilan de la banque de l'État, publié le 30 novembre 1863, constate que la réserve métallique était descendue à 68 millions de roubles, plus de deux cent cinquante millions de francs. La proportion du métal au papier se trouvait réduite à un onzième.

« La banque de l'État porte à son actif pour 568 millions de roubles de solde dû par le Trésor de l'État pour les billets de crédit, en dehors des 152 millions dus par lui aux succursales, c'est-à-dire 720 millions de roubles, environ 3 milliards, pour ce chapitre de la dette flottante, qui constitue la principale ressource de l'établissement; car comment lui rentreront, dans les circonstances actuelles, les 357 millions de roubles, solde des emprunts faits par des particuliers, et payables en divers termes de quinze à trente-sept ans? Le portefeuille ne mentionne que 5 millions de lettres de change, et contient pour 208,294 roubles de lettres de change protestées. Quel triste reflet de la situation commerciale de l'Empire!

» La banque porte à son passif, outre les 634 millions de roubles de billets de crédit, véritable dette publique sans intérêts, plus de 268 millions de billets à 5%, et 47 millions de billets à 4%. Les dépôts à la banque atteignent presque 100 millions de roubles; elle doit 27 millions en comptes courants particuliers, et 45 millions à divers, pour ne parler que des principaux articles de ce passif colossal, qui s'élève à plus d'un milliard 200 millions de roubles, environ 5 milliards de francs, en dehors du capital de la banque et déduction faite de la réserve métallique, sans qu'il soit couvert autrement que par les engagements du Trésor et par des prêts hypothécaires d'un recouvrement lointain et incertain. »

Il suffit d'examiner ces chiffres pour comprendre pourquoi les banquiers de l'Europe ferment leurs coffres à la Russie, et pourquoi cette puissance ne pouvant pas trouver de ressources dans le crédit, a recours à des spoliations et à des rapines. Triste expédient qui s'épuise à la longue, et conduit à la banqueroute et à une ruine inévitable.

Les lettres slaves

PAR CHRISTIEN OSTROWSKI.

Sous ce titre paraît un livre que nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs. Mais comme c'est le fruit des recherches et des méditations de notre collaborateur, nous avons laissé la plume à un littérateur français, pour apprécier cette œuvre selon son mérite :

Depuis un siècle, l'opinion publique en Europe n'a pas cessé de s'occuper d'une question d'un intérêt universel et qui se rattache à la cause même de la civilisation; c'est la question de la Pologne. D'innombrables écrits ont paru sur cette matière, sans pouvoir l'épuiser; les plus grands génies modernes ont mis leur savoir, leur inspiration ou leur simple bon sens au service de cette noble cause, que même ses ennemis sont loin de considérer comme définitivement résolue. Les livres, les brochures, les poëmes et les traités de toute sorte qu'elle a mis au jour, soit en France, soit à l'étranger, témoignent de son importance, de la place qu'elle occupera dans l'histoire contemporaine, et suffiraient à la substance de tout une bibliothèque. Les éloquents discours prononcés dans les deux chambres en faveur de la Pologne sont assurément les plus brillants épisodes de notre histoire parlementaire. Nous ne citerons pas les noms, de crainte d'en omettre, et des plus dignes.

A côté de ces poëtes et de ces orateurs, n'hésitons pas à nommer M. Christien Ostrowski, le fils du dernier président de l'assemblée nationale polonaise, auquel d'incessants et remarquables travaux littéraires ont assuré depuis longtemps une place distinguée dans les rangs des publicistes français. Ancien soldat de 1831, M. Ostrowski n'a eu qu'à se souvenir, à puiser dans ses correspondances publiées depuis trente ans par la presse française ou étrangère, pour former un volume de lettres qui sont, à notre avis, la meilleure collection de documents historiques sur cette question de la Pologne. Les *Lettres slaves* commencent par le testament du tzar Pierre, imprimé pour la première fois dans toute son étendue. On sait que ce curieux itinéraire, tracé par le fondateur de la Russie actuelle à tous ses descendants, a été rapporté en France par le chevalier d'Éon, personnage hybride, qui l'a remis entre les mains de l'abbé de Bernis, alors ministre des affaires étrangères de Louis XV (1757). Après un premier appel adressé à la France en 1833, on trouve un Mémoire publié en 1839 en faveur de l'indépendance ottomane; des fragments de traductions des meilleurs écrivains polonais; plusieurs allocutions prononcées par M. Ostrowski aux anniversaires, aujourd'hui défendus, de l'insurrection de 1831, etc. Des lettres inédites du général Bem, d'Adam Mickiewicz, de Sadyk-pacha, contenant des détails ignorés du public sur les guerres de Hongrie et de Crimée, ainsi que les deux discours prononcés par Alexandre II, en 1856, à Varsovie, complètent cet ensemble.

Les *Lettres slaves* diffèrent essentiellement de ces écrits politiques, créations éphémères du moment, où la sécheresse du style le dispute à l'obscurité de l'idée. Il fallait un écrivain convaincu pour traiter la question au point de vue de l'histoire; il fallait un poëte pour présenter sous une forme vivante et colorée les malheurs et les aspirations de tout un peuple. M. Ostrowski est poëte; ses ouvrages joués depuis 1838, sur les différentes scènes parisiennes, suffiraient seuls à témoigner de son talent. Mais, en outre de cette précieuse qualité, l'auteur des *Lettres slaves* possède encore les connaissances spéciales qui distinguent l'historien; le coup d'œil exact et l'aptitude réelle, nécessaires pour l'appréciation judicieuse des faits contemporains. La pensée capitale du livre, et qui se reproduit sous mille formes différentes, est une lutte énergique contre le *panslavisme,* que l'auteur combat presque à chaque page, par tous les arguments se trouvant à sa disposition. On sait que ce terme veut dire la réunion de *cent millions* d'hommes, de la race slave tout entière, sous le sceptre et le vasselage de la Russie. Cette vaste synthèse, formulée par Pierre Ier, et qui donnerait à la Russie toute l'étendue de l'ancien empire mogol de Genghiskhan et de Koublaï, depuis l'Adriatique jusqu'aux limites du Japon, avec le septième de la population totale du globe, ne manque pas d'une certaine grandeur barbare, digne du génie altier de son inventeur. Nous devons ajouter qu'elle n'est pas sans péril pour l'avenir de l'Europe et de la civilisation. L'auteur lui oppose, comme unique moyen d'empêcher son avénement, l'idée d'une *fédération slave,* composée des quatre souches distinctes des Bohêmes, des Polonais, des Serbo-Dalmates et des Russo-Slaves, réunis autour de la Pologne régénérée, leur centre moral et géographique, et qu'il désigne sous le nom des ÉTATS-UNIS D'EUROPE. Cette pacifique alliance, vivement souhaitée par toutes les populations de race slave, et dont le premier essai a déjà fait la grandeur des Piastes et des Jagellons, deviendrait le rempart effectif de l'Europe, le gage permanent de sa sécurité. C'est surtout à la France, aujourd'hui prépondérante par le principe des nationalités, à voir lequel de ces deux systèmes est le plus conforme à ses idées et à ses intérêts.

C'est toujours, on le sait, une chose difficile que de se faire pardonner un volume compacte de notes, de documents, d'aperçus diplomatiques. Et cependant on lit ce volume avec une attention soutenue, on s'arrête aux remarques pleines de rapprochements ingénieux, on s'attache au récit. C'est un titre nouveau que M. Ostrowski vient d'acquérir à l'estime de ses compatriotes. Nous l'engageons à s'occuper dès à présent d'une histoire générale de son pays, que personne n'est à même de mieux connaître et de faire connaître au public français.

E. MANGEN.

Correspondance.

On nous écrit de Cracovie, le 15 janvier :

Le journal *Chwila*, de Cracovie, et la *Gazeta Narodowa,* de Léopol, contiennent journellement des comptes rendus et des bulletins des procès intentés à différentes personnes, pour participation à l'insurrection. L'Autriche donne, de plus en plus, dans le piége que lui tend la Russie, en lui faisant croire à une conspiration contre l'empire Autrichien, en Galicie et en Hongrie. Elle vient de créer, en Galicie, des commissaires de la sûreté publique dans chaque district, avec des pouvoirs très-étendus. Ils ont le droit d'arrêter qui bon leur semble, de faire des visites à domicile sans arrêt du tribunal et sans ordre judiciaire, enfin de se servir des paysans pour les visites à domicile. Nous passons sous silence tout ce qu'il y a d'anticonstitutionnel et d'arbitraire dans la mesure mentionnée, qui a été prise dans l'intérêt de la Russie.

Les nouvelles du théâtre de la guerre ne cessent de nous énumérer les nombreux détachements qui opèrent malgré les rigueurs de la saison. Les palatinats de Cracovie, de Sandomir, de Lublin, de Kalisz, nous envoient des nouvelles plus fréquentes, à cause de la proximité de la frontière. Des autres parties de la Pologne, les nouvelles nous arrivent plus tard et d'après les relations des organes Moscovites, toujours fausses; quant aux résultats, il paraît que, même en Lithuanie, l'insurrection est loin de s'éteindre. La conduite des Russes est toujours violente et cruelle, elle se manifeste par des tortures infligées aux prisonniers, tant dans la citadelle de Varsovie, que dans les prisons des villes des provinces. Elle se manifeste aussi par des transports de prisonniers en Sibérie et au fond de la Russie, puis par des bals organisés à Varsovie et dans les villes de province, où l'on traîne du cachot à la salle de bal les détenus pour les faire danser, sous la menace du knout. A Kalisz entre autres, un bal a eu lieu le 3 janvier, à la suite du quel les officiers russes ont fait fustiger plusieurs dames qui avaient osé mettre des robes de couleur sombre. Il faut ajouter que les Russes profitent de ces réunions pour faire signer des adresses au Tzar.

Quant aux autres bals en province, nous espérons bien que les opérations des généraux Bosak, Kruk et Budz, sauront les changer en fêtes d'une autre nature.

CHR. OSTROWSKI.

On nous écrit de Cracovie, 21 janvier :

Voilà un an déjà que les Polonais se sont soulevés pour reconquérir leur indépendance. L'Europe a jusqu'aujourd'hui assisté en témoin impassible à cette lutte sanglante où l'héroïsme et la générosité d'un peuple de cinq millions a su maintenir le combat contre les hordes du Tsar moscovite, armées de toute la barbarie de ces peuplades asiatiques qui ne connaissent d'autre manière de faire la guerre, que l'incendie, le pillage et le massacre. La Lithuanie, que le bourreau Mourawieff croyait étouffée dans des flots de sang et des monceaux de cendres, fait retentir dans ses forêts des chants de liberté et d'indépendance. La jeunesse se range sous les drapeaux de l'abbé Mackiewicz, que les Russes prétendaient avoir fusillé et sous ceux de Wroblewski et Poninski.

Dans le royaume, à peine les grands froids ont-ils cessé que nos troupes ont déjà remporté plusieurs victoires; l'une dans le palatinat de Lublin, où Lutynski a battu les Russes près de Sietaniec, à deux lieues de Zamosc; l'autre, dans celui de Cracovie, où Rembaïlo vient de défaire, à Daleszycé trois compagnies d'infanterie avec cent cosaques, sous les ordres de Dobrowolski et Bentkoffsky, et tient en échec les garnisons russes de Miechow, Proszowcé et Dzialoszycé.

Pour charmer leurs loisirs et profiter de leur inaction, les Moscovites organisent dans les villes qu'ils occupent, des bals publics où ils font danser leurs prisonniers momentanément tirés de leurs cachots et font signer en même temps des adresses de loyauté au sar Alexandre. Ces lâches orgies nous font désirer le dégel et la reprise des hostilités qui seules pourront mettre un terme aux passetemps cruels des sbires moscovites, exercés sur des personnes qui ne sont pas en état de se défendre.

Vous y distinguerez surtout ceux qui les premiers ont tourné les talons à Lyrzyn, Terespol, Kobylaska, Grochowiska, Koniecpol et mille autres combats où les soudards du Caucase et de Crimée ont fui devant nos jeunes volontaires. Je me contenterai de vous citer à ce sujet un rapport officiel russe du chef du district de Lomza au gouvernement civil du palatinat d'Augustowo : « J'ai l'honneur de vous mander que le 6/18 décembre, une fête d'un genre tout particulier a été organisée à Tykocin, par le capitaine Dymitrieff, commandant la garnison. Il avait invité pour une soirée dansante les seigneurs des environs et les employés civils des districts. Les invitations se font d'une manière *toute particulière;* c'est une invitation forcée, sous peine de coups de fouet et autres mauvais traitements. La fête se passa comme je vais le décrire. Un officier en état d'ivresse, tout débraillé et déboutonné, était chargé de recevoir les invités à l'entrée du salon. Il s'en acquittait en les saluant à rebours et en tenant des propos indécents aux dames. Quand tout le monde fut arrivé et que la danse commença, le capitaine Dymitrieff fit son entrée avec deux hommes mal famés pour leur espionnage et leurs escroqueries. Après les avoir menés au centre de l'assemblée, il les embrassa et ordonna aux invités d'en faire autant.

A la fin du bal, le capitaine Dymitrieff conduisit ses invités dans la cour, pour leur faire admirer son feu d'artifice. Il avait fait entourer de paille la potence sur laquelle plusieurs prisonniers venaient d'être exécutés, et y fit mettre le feu. Peu s'en fallut qu'il ne se communiquât aux habitations voisines et ne causât un affreux désastre. J'ignore ce que tout cela signifiait, mais je juge que l'on aurait pu fêter le jour de naissance de Son Altesse le Grand-Duc, héritier d'un trône, d'une manière plus digne. Des dames d'un âge très-avancé ont été obligées de danser, et il y eut beaucoup de pareilles inconvenances, dont je ne connais pas encore tous les détails, attendu que le bourgmestre de Tykocin est gardé à vue par le capitaine commandant Dymitrieff, etc.

Si tel est le rapport officiel russe, qui est obligé de peser chaque parole, sous peine des plus atroces châtiments, nous pouvons nous faire une idée de l'orgie qui a dû avoir lieu à Tykocin, et dont on ne trouverait des exemples que dans la société de forçats évadés ou parmi les tribus cannibales du nouveau Monde, fêtant une victoire remportée sur une autre tribu. Voilà le degré de turpitude et de férocité où sont descendus les anciens défenseurs de Sébastopol.

CHR. OSTROWSKI.

Adieux à un jeune Polonais.

La saison est dure, le vent est froid; l'insurgé se cache dans les forêts et cherche un abri dans les chaumières : les ennemis de la justice et de la liberté triomphent et ils s'écrient que la lutte est finie et que cette fois la Pologne est bien morte.

Et les indifférents répètent que la lutte est finie et que la Pologne est bien morte. Insensé, disent-ils, qui s'aviserait d'aller courir les hasards, quand il peut trouver auprès de nous les douceurs du repos, les joies de la famille et l'hospitalité de la France.

Gloire! patrie! dévouement! Mots sonores et creux, bons tout au plus pour les ambitieux qui s'en servent et pour les rêveurs qui s'en repaissent!

Ces blasphèmes, ami, vous les avez plus d'une fois entendu prononcer : mais ils glissaient sur votre âme sans la ternir, comme le liége glisse sur l'onde sans en altérer la limpidité.

Enfant, vous pleuriez la patrie absente : jeune homme, la France où vous étiez né, était pour vous comme une terre d'exil : vos pensées vous reportaient sans cesse vers le pays des Kosciuszko et d'Emilie Plater, vers le pays de vos ancêtres!

En vain l'amour de votre mère s'efforçait de les en distraire; en vain elle opposait ses prières et ses larmes à cet impérieux instinct qui vous entraînait au combat, au danger, au martyre peut-être!

Vous aimiez votre mère, et votre cœur se brisait à la pensée de l'isolement où la laisserait votre absence : mais vous aimiez encore mieux votre patrie.

Et vous avez dit adieu à ceux qui vous chérissaient, et vous êtes parti pour rejoindre vos frères, sans savoir, ni par où vous iriez, ni par où vous deviez arriver!

Et quand vous seriez enfin au terme de votre pèlerinage, quand vous combattrez au milieu de vos frères, alors il se trouvera des pamphlétaires enivrés de leurs paradoxes, des libellistes vendus ou à vendre, pour insulter à votre dévouement et vous traiter de brigand et d'assassin.

Qu'importe! le jour de la justice viendra, et à chacun il sera rendu selon ses œuvres : à vous l'estime des hommes et les joies de la conscience; à eux le remords et le mépris!

L. LÉGER.

Faits divers.

Nos compatriotes apprendront avec reconnaissance que MM. Legouvé, Laboulaye, Ferdinand de Lasteyrie, Henri Martin, Foucher de Careil, Lefebvre-Pontalis, Saint-Marc et Girardin, viennent d'obtenir de M. le Ministre de l'instruction publique l'autorisation d'ouvrir des conférences littéraires dont le produit sera employé à secourir les blessés Polonais.

L'anniversaire du 29 novembre a été célébré, à New-York, avec une grande pompe; plusieurs orateurs Polonais et Américains ont pris la parole et ont protesté contre toute alliance de la république avec l'Autocrate. Cette solennité s'est terminée par une quête, dont le produit sera mis à la disposition du Gouvernement national. Les dames ont pris part à cette fête, et on est convenu de se réunir de nouveau le 22 janvier, pour rendre hommage à la mémoire des braves qui ont donné le signal de la lutte glorieuse qui dure depuis un an et qui attire l'attention du monde.

Jusqu'au dernier moment, nous avons voulu douter de la mort de Chmielinski; nous recevons une lettre d'un officier qui combattait à ses côtés. Chmielinski, l'homme le plus doux, le meilleur dans la vie privée, nous écrit-il, était d'une grande sévérité dans l'exercice de son commandement; au combat, il était toujours en avant. Les paysans l'adoraient et devançaient ses ordres. Souvent la nuit, entouré de ses soldats, il partaegait avec eux son frugal repas et leur racontait des anecdotes amusantes. Mais à peine le signal de la marche était-il donné, qu'il reprenait son autorité. Dans le combat, c'était un lion. Blessé, il tombe de cheval; immédiatement on lui en amène un autre, mais ses forces l'avaient abandonné. Les Russes le découvrent et ils ont l'infamie de fusiller un blessé mourant.

Nous avons bien des martyrs à pleurer; nous nous rappellerons longtemps Chmielinski. Le général Bosak a perdu en lui un de ses plus capables chefs d'état-major et un ami dévoué; la Pologne, un officier qui avait su inspirer aux paysans un amour et une confiance illimités.

Une contestation s'était élevée entre un propriétaire et un fermier, pour savoir lequel des deux devra payer la nouvelle contribution. Ils se sont adressés au gouverneur, qui, ne voulant pas

semer la division entre des amis a ordonné à tous les deux de payer la totalité de l'imposition.

On a trouvé, dans le palatinat de Lublin, chez M. Oborski, le projet de l'organisation d'une poste aux chevaux. Cela a suffi pour faire emprisonner un grand nombre de propriétaires qui n'en avaient eu aucune connaissance. M Oborski a pu se réfugier en Galicie. On a emprisonné son fils qui ignorait complétement le projet de son père.

Les officiers Russes se servent du plus petit prétexte pour incendier et piller les villages. Ils volent les chevaux, les vendent et gardent l'argent.

Après le combat de Korybot, le commandant russe s'est adressé directement à M. Grabowski, en le priant de faire transporter ses blessés à Lublin. Si, je les confie lui a-t-il, dit à une escorte russe, elle sera attaquée, et tous seront tués. Grabowski, aussi brave qu'humain, a accédé à cette demande.

Wroblewski et *Poninski*, après avoir complété les détachements qui opèrent en Lithuanie, et leur avoir donné des armes, sont retournés dans le palatinat de Lublin avec des chevaux et des volontaires, ce qui fait que leurs corps sont doublés.

Une lettre du 20 janvier nous annonce qu'un combat heureux pour les insurgés vient d'avoir lieu près de Zamosc, sous les commandements de Wroblewski, Poninski et Lutynski.

MM. Jean Kanty Wolowski, procureur général du sénat du royaume; Kretkowski, gouverneur du Crédit foncier; Luszczewski, directeur du département de l'industrie et du commerce; Wenglinski, conseiller d'État; Pentkowski, chef de division au ministère de l'intérieur; Moszynski, chef de division au ministère des finances, ont été tous récemment déportés.

Le Gouvernement national a défendu aux Polonais de s'abonner au journal officiel russe. Mais voici que la police russe a commandé à tous les chefs des établissements publics de s'y abonner. Les sbires, accompagnés de dix cosaques, se présentent de boutique en boutique, et forcent les habitants à prendre un abonnement. On se demande si les cosaques forceront aussi leurs abonnés à lire ce même journal.

On donne les plus grandes louanges à l'intendance polonaise, qui remplit ses devoirs avec un zèle admirable. Les insurgés ne manquent de rien.

On vient d'arrêter Benevens, d'origine allemande, maître charpentier. Domazycki a été pendu.

Près Lomza, le commandant Dawidow a découvert deux camps abandonnés par les insurgés. Deux mille combattants pouvaient y séjourner commodément. Il y avait des tentes et tout ce qu'il faut pour les soldats. Il résulte donc du rapport des Russes eux-mêmes, que les insurgés disposent de ressources considérables lorsqu'ils ont le temps d'organiser un camp de cette importance.

On fait les plus grands éloges du général Bosak. Non-seulement il a été très-heureux dans tous les combats qu'il a livrés aux Moscovites, mais il ne perd pas de temps, même quand le froid le force à l'inaction. Les insurgés s'exercent au maniement des armes.

Le général Mourawieff se vantait qu'il avait déjà réduit les provinces lithuaniennes au silence du tombeau. Grâces au ciel, il n'en est rien, chaque jour les événements lui donnent un démenti. Voici ce que nous lisons dans la *Gazeta Narodowa* du 21 janvier :

« Nous recevons à l'instant deux proclamations imprimées, signées par Ignace Czynski, commissaire du Gouvernement national dans le palatinat d'Augustowo.

Elles sont écrites dans les deux langues polonaise et lithuanienne. A côté de l'aigle, on lit ces mots : *Imprimerie nationale du palatinat d'Augustowo*. L'une de ces proclamations menace des peines les plus sévères tout individu qui se permettrait de donner quelques renseignements sur la marche des insurgés; l'autre fait un appel aux paysans laboureurs. Elle recommande surtout de se défier des belles promesses de la Russie, et donne pour exemple la conduite des Moscovites à Wilkowysze, où les cosaques forçaient les enfants catholiques à abandonner leur religion. Enfin, Ignace Czynski, commissaire du Gouvernement national, appelle tous les habitants à l'œuvre commune, à la délivrance de la Pologne. Cette proclamation porte la date du 1er janvier.

Dans le combat d'Uscimow, qui s'est terminé à l'avantage des insurgés, la cause polonaise a éprouvé une perte sensible par la mort du brave Eitmanowicz.

Près de Sitania, nous avons aussi perdu un courageux citoyen, le comte Komorowski, très estimé de ses compagnons d'armes.

Le général de Berg est furieux de ce que les Juifs font cause commune avec les chrétiens. Il a fait appeler les notables et les a engagés à abandonner les rebelles et à se soumettre au Czar, leur père. Les Juifs ont écouté sans rien répondre, ce qui a redoublé le mécontentement du noble général. La *Gazeta Narodowa*, qui rend compte de ce fait, ajoute que la fraternité qui se manifeste entre les Juifs et les chrétiens n'est pas l'œuvre du Czar, mais du sang qui coule dans les rues de Varsovie depuis le mois de février 1861.

Wendrychowicz, propriétaire d'Opole, fournisseur des Russes, lorsqu'il traversait d'une ville à l'autre, se faisait escorter d'un piquet de cosaques. Les insurgés se sont jetés sur son escorte. Quelques cosaques ont été blessés, les autres ont pris la fuite et l'infâme Polonais est resté entre les mains des insurgés.

A la date du 19 janvier, un détachement nouveau vient de se former dans le Palatinat de Lublin.

On nous écrit de la prison de Kief, qu'on y trouve 100 Galiciens, 900 habitants de la Volhynie, de la Podolie, de l'Ukraine, de la Pologne, du congrès, de la Ruthénie, enfin toutes les provinces ont fourni leur contingent. Rogalski et Kubowicz sont devenus fous par suite de mauvais traitements. Celui qui nous donne cette nouvelle unit à une profonde tristesse une évangélique résignation.

Un de ces jours, il s'est présenté, au Crédit foncier de Varsovie, un individu pour toucher les coupons des obligations volées, lors du pillage du palais Zamojski. Le porteur de ces valeurs a été interrogé; il a déclaré qu'il était seulement le fondé de pouvoir *du colonel russe Labanow*. On parle d'une enquête. (*Gazeta Narodowa.*)

Le vol est organisé sur une grande échelle. La plus grande majorité des officiers et des fonctionnaires russes chargés des enquêtes et des perquisitions, trouve facilement les moyens de spolier les familles aisées de Tykocin. Un Polonais israélite a été obligé de payer 15,000 roubles, pour se soustraire à la bastonnade et à la prison. A *Lomyc*, un autre Israélite a prouvé son innocence, moyennant 5,000 roubles. Est-ce que cela peut se passer autrement, puisque les officiers supérieurs en donnent l'exemple? Le commandant militaire Baklanow, pour rendre la liberté à un fils innocent, a exigé de sa mère un cadeau de martre zibeline, pour sa femme. Il ne pourra pas nier, sa femme porte la fourrure ainsi extorquée. (*Gazeta Narodowa.*)

Kronika, journal de Cracovie, que nous recevons au moment de mettre sous presse, annonce qu'un combat a eu lieu à Guzowa, et que les insurgés sont restés maîtres du champ de bataille.

Le 23 janvier, le train allant de Varsovie en Autriche, n'est pas arrivé à Sosnowice; il a été obligé de s'arrêter à Radomsk, et de retourner à Varsovie.

M. Léon Plée, un des principaux rédacteurs du *Siècle*, vient de publier chez MM. Garnier frères, un livre que tous nos compatriotes voudront lire. Voici son titre : *La Pologne*, discours d'un journaliste aux orateurs. Nous rendrons compte de cette importante publication.

La Pologne et 1815, réponse à M. Proudhon, tel est le titre d'une brochure publiée par M. Constant Portelette, chez Dentu, libraire-éditeur au Palais-Royal, avec cette épigraphe :

> Ladislas Rawicz est mort avec beaucoup de calme et de résignation. La veille de sa mort, il écrivit une lettre à ses parents, dans laquelle, les conjurant de ne pas se désespérer, il confie à leur tutelle sa jeune femme et ses enfants En remettant son alliance et sa montre au prêtre qui avait passé avec lui la dernière nuit en prières, il dit à cet ecclésiastique : « Remettez ces objets à mon fils; qu'il aime sa » patrie aussi sincèrement que son père l'a adorée jusqu'à » ses derniers moments. »
>
> (*Journal de Posen.*)

VARSOVIE, 23 janvier. — Les froids rigoureux et les avalanches de neige ont rendu toute opération, sur le théâtre de la guerre, complétement impossible. Des patrouilles de cosaques parcourent seules les champs de bataille couverts de neige et les villages désertés, pour surveiller les marches des insurgés. Par contre, la lutte engagée en Galicie, entre la police et l'insurrection, est loin de se ralentir; les déportations, les arrestations, les visites domiciliaires et les condamnations sont toujours à l'ordre du jour. Les feuilles politiques, publiées en Galicie, sont toutes criblées de procès, suspendues ou définitivement cassées. Les détenus politiques sont traités avec plus de sévérité que jamais; sous prétexte qu'un trop grand nombre parvenait à recouvrer leur liberté, on leur a interdit la promenade, et ils ne peuvent plus aller respirer l'air frais dans les cours de leurs prisons.

(*Gazette de Cologne* du 27.)

VARSOVIE, 23 janvier. — Vous savez déjà que le chanoine Rzewuski, administrateur du diocèse de Varsovie, et remplaçant de l'archevêque Felinski, a refusé d'apposer sa signature au bas d'une adresse de soumission. Il est à remarquer que c'est le fameux Drozdowicz, commissaire de police, qui s'est rendu si tristement célèbre à Varsovie, qui est venu en personne à l'archiépiscopat pour faire cette proposition à monseigneur Rzewuski. Lorsque le commissaire de police fit entrevoir au chanoine les suites fâcheuses que pourrait entrainer pour lui le refus de signer l'adresse, celui-ci répondit qu'il était résigné à être déporté, qu'il lui était égal de passer ici ou ailleurs en prières les quelques années qu'il lui restait à vivre; que rien, par conséquent, ne saurait le forcer à faire quelque chose contre sa conviction, son devoir et sa conscience.

(*Gazette de Breslau.*)

VARSOVIE, 23 janvier. — Le général Osten-Sacken a fait administrer, à Gombin, 300 coups de bâton à un confiseur, sur la place publique, parce que cet homme lui paraissait suspect.

(*Gazette de Breslau.*)

VARSOVIE, 23 janvier. — Pour vous citer un trait caractéristique qui prouve bien en faveur de la sincérité de l'authenticité des adresses de soumission fabriquées à Varsovie, je vous dirai seulement que l'une de ces adresses est munie, entre autres. de la signature du négociant Léon Krupecki, qui est en exil et qui a été déporté depuis plusieurs mois. Un des commis s'est arrogé le droit de signer son nom au bas de l'adresse. Des signatures de ce genre, contrefaites par des enfants ou des domestiques, ont été acceptées avec joie par les agents de police, très-complaisants sous ce rapport.

(*Gazette de Breslau.*)

On écrit de Varsovie, 21 janvier, au journal allemand *Ost-See Zeitung* : Parmi les personnes arrêtées ces jours-ci, se trouvent les négociants Hermann et Kleinadel; on dit qu'un dépôt d'armes trouvé chez eux a motivé leur arrestation. Un nouveau transport de déportés est parti hier pour le fond de l'Empire; les déportations avaient été suspendues pendant huit jours, à cause du froid. Un jeune ménage était au nombre des déportés; ils venaient d'être mariés la veille. Le comte de Berg avait donné l'ordre de laisser au prisonnier 24 heures de liberté pour célébrer son mariage.

(*Gazette de Cologne.*)

VARSOVIE, 23 janvier. — Nous apprenons par *le Dziennik*, que l'un des chefs polonais, Eitmonowicz, a servi 15 ans dans l'armée russe. Un général autrichien en retraite, nommé Poninski, est aussi désigné par *le Dziennik* comme commandant d'une bande insurrectionnelle. On voit par là, quel prix et quelle valeur il faut attacher aux assertions des organes russes qui prétendent que l'insurrection est écrasée ou soutenue seulement par quelques jeunes gens, sans tête et sans expérience.

(*Gazette de Breslau.*)

Un de ces jours le sultan a fait placer son portrait dans les casernes de Medjédié et Galata-Seraï. Le même honneur sera fait prochainement à la caserne de Coulelé.

Un photographe de Péra vient de mettre en vente les portraits en pied des princes Youssuf Izzed-din-Efendi et Noured-din-Efendi, le premier, fils aîné du sultan Abd ul-Azis et le second, fils cadet du feu sultan Abd-ul-Medjid. Les deux princes sont représentés en tenue de sous-officiers de la garde.

Voilà des faits insignifiants en apparence et qui prouvent une fois de plus que dans ce pays, stationnaire jusqu'à présent pénétrent les coutumes et les usages des États civilisés.

Les journaux polonais de la Galicie, entre autres *la Gazeta Narodowa*, ont reproduit l'article de M. Delamarre, publié dans *la Patrie*.

Nos correspondants qui désirent se procurer la belle poésie de M. Wihl, *le Mendiant pour la Pologne*, peuvent s'adresser à M. Michel Lévy, libraire-éditeur à Paris.

L'Aigle blanc, qui doit paraître en Suisse, trouvera dans le recueil de notre Wihl des chants qui sauront remuer les cœurs généreux de la jeunesse allemande.

Kronika, journal politique, paraît à Cracovie, trois fois par semaine. On peut s'abonner à Paris, faubourg Poissonnière 27; trois mois, 10 francs.

BRUXELLES. — TYP. DE J. NYS, RUE POTAGÈRE, 57.